



## Sémioéthique

Susan Petrilli

Number 11, 2023

Dialogue avec Susan Petrilli : sur l'actualité de la sémioéthique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1101777ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1101777ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cygne noir

ISSN

1929-0896 (print)

1929-090X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Petrilli, S. (2023). Sémioéthique. *Cygne noir*, (11), 64–72.

<https://doi.org/10.7202/1101777ar>

Article abstract

Partie 5 de 9. Cet entretien a été réalisé en anglais, puis traduit en français et édité par Simon Levesque.

© Susan Petrilli, 2023



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## DIALOGUE AVEC SUSAN PETRILLI. PARTIE 5 DE 9 : SÉMIOÉTHIQUE

**[Simon Levesque]** À ce point, je pense qu'il est important d'aborder de front la perspective que vous défendez, avec justesse et brio d'ailleurs, depuis quelques années déjà : la sémioéthique. La sémioéthique, écrivez-vous, « renvoie à une approche des signes qui n'est pas purement descriptive et qui prétendrait à la neutralité, mais qui s'étend au-delà des frontières logico-épistémologiques abstraites des processus signifiants pour se concentrer sur des problèmes d'ordre axiologique, c'est-à-dire sur des problèmes se rapportant à la théorie des valeurs, de l'éthique, de l'esthétique et de l'idéologie<sup>1</sup> ». Cette perspective critique implique par nécessité la critique d'une autre manière de faire de la sémiotique, strictement descriptive<sup>2</sup>. Comment en êtes-vous arrivée à concevoir la nécessité d'endosser cette position critique? Quelles sont les implications épistémologiques de la sémioéthique?

**[Susan Petrilli]** Laissez-moi commencer de répondre en proposant une question qui me vient d'Emmanuel Levinas, dont j'ai souligné l'importance à mes yeux en la plaçant en épigraphe à mon ouvrage *Challenges to Living Together*<sup>3</sup> : *le sujet peut-il accéder à la condition humaine sans d'abord assumer sa responsabilité envers autrui dans l'élection qui l'élève à ce niveau?* Autrement dit, la responsabilité est une valeur humanisante qui concerne mon rapport à l'autre qui m'élit, me choisit, m'interroge et demande une réponse de ma part : pourquoi te trouves-tu là, confortable et douillette, pendant que je suis ici, violé, déshumanisé, mourant de faim ou me noyant dans la mer Méditerranée, à quelques mètres de distance seulement de la côte sûre, après avoir navigué quatre jours durant depuis la Turquie, dans un bateau douteux surpeuplé d'hommes, de femmes et d'enfants, sans abri, dans des conditions de précarité inimaginables?

J'ai déjà produit une série d'observations dans nos échanges précédents qui se rapportent à cette question que vous me posez à présent. Sous l'influence des « maîtres des signes » dont nous avons discuté, la sémiotique a été conçue, à l'origine, comme tout sauf simplement descriptive, contrairement à d'autres disciplines (la linguistique, la sémantique) qui tendent plutôt à la « neutralité » et à la descriptivité. Lesdits « maîtres des signes », en commençant par Peirce, puis Welby, Bakhtine et son cercle, Levinas, Morris, Schaff et Rossi-Landi, ont tous développé une approche montrant comment, dans la sémiose humaine, les signes et les valeurs sont inséparables.

Contrairement à la phrase, l'énonciation dans la communication vivante est toujours dotée de sens et de signifiante. Autrement dit, l'énonciation est toujours orientée dans une certaine direction, selon certaines valeurs. L'énonciation a toujours une intonation, elle est accentuée non seulement lorsqu'elle est prononcée à l'oral, mais aussi dans sa forme écrite. Comme le dit Bakhtine, chaque fois qu'une énonciation est répétée, parce qu'elle entre dans la communication vivante, elle n'est jamais identique à elle-même, et ce, même si elle est énoncée par le même orateur ou le même auteur. L'énonciation prend différentes « couleurs », « accentuations » ou « intonations » à chaque occurrence. Tout comme Héraclite prétend qu'on ne peut jamais se baigner deux fois dans le même fleuve, et en vérité même pas une fois, Bakhtine pense qu'il n'est pas possible de répéter la même énonciation.

Les membres du cercle de Bakhtine, Volochinov en particulier, ont étudié cet aspect de l'énonciation de près. La référence à la valeur, à l'évaluation, est si imbriquée au mot que quand un orateur et un auditeur sont sur la même longueur d'onde, il suffit à l'orateur de prononcer une expression simple comme « Encore! » ou « Assez! » pour qu'ils partagent une même perception et qu'ils aient une expérience commune, une attention en partage – par exemple, le fait qu'il n'ait cessé de pleuvoir depuis des jours sans le moindre signe de changement en vue. Dans son ouvrage de 1929, *Le marxisme et la philosophie du langage*<sup>4</sup>, Volochinov décrit la situation suivante, dont il a été témoin personnellement : quatre ivrognes ont une conversation en employant toujours la même interjection, mais le premier pour dire qu'il est d'accord, le deuxième pour exprimer sa dissension, le troisième pour tenter de rallier tout le monde et le dernier pour dire qu'il est temps d'arrêter et de changer de sujet.

Si l'on peut décrire la sémiotique (et pas seulement sa science) comme la *sémiose spécifiquement humaine* – étant donné que l'être humain est un animal sémiotique et qu'en tant que tel il est capable non seulement de sémiotique comme les autres êtres vivants, mais aussi de métasémiose, c'est-à-dire d'utiliser des signes à propos de signes, de réfléchir, de décider et, conséquemment, d'assumer la responsabilité de ses préférences et de ses comportements –, alors la sémiotique en tant que science a une responsabilité encore plus grande envers la sémiotique générale, *alias* la vie. Au-delà de l'intérêt personnel, l'animal sémiotique est généralement capable d'intérêt et de souci pour autrui. Il est aussi capable d'apprendre et de comprendre les principes et les conditions qui régulent la sémiotique dans un sens positif et constructif : les lois de la santé, de la survie et de la qualité de vie. En tant que science, la sémiotique a une grande responsabilité envers la sémiotique et la vie planétaire. La sémiotique ne dit rien d'autre. Elle souligne avec force et détermination notre responsabilité (et plus encore celle du sémioticien, de la sémioticienne) à préserver la santé et le vivre-ensemble parmi les différents habitants de

la Terre, humains et non humains – ce qui suppose une responsabilité envers la vie et la reproduction qu'elle présuppose. Tel que mentionné précédemment, l'« éthique » dans « sémioéthique » parle d'intrigue, de notre inextricable enchevêtrement avec les signes, avec différents types de sémiose et différentes manifestations de la vie. La « santé » et le « vivre-ensemble » peuvent être compris comme des métaphores et des métonymies impliquant les mondes multiformes de l'existence humaine, *de la nature à la culture et inversement*, pour évoquer le titre d'un article de John Deely décidément enthousiaste envers la sémioéthique<sup>5</sup>.

J'aurais pu commencer à répondre à votre question en rappelant le titre de mon introduction à *Challenges to Living Together* : « Le monde n'appartient à personne s'il n'appartient pas à tout le monde »<sup>6</sup>. Dans ce texte, je souligne à quel point l'écoute est importante pour la sémiotique globale au regard de notre capacité à s'accorder, à se synchroniser à l'univers sémiosique. Notre capacité d'écoute est liée à la musique. L'écoute est nécessaire quand vient le temps de discuter de façon critique de séparatisme, de notre tendance à prendre le tout pour la partie (*pars pro toto*), par mégarde ou par mauvaise foi. Cette mauvaise foi est manifeste dans l'actuelle « crise de la surspécialisation » dans la recherche scientifique, mais l'individualisme dans la vie sociale et culturelle en témoigne aussi. L'écoute est une condition pour rattacher la sémiotique à sa vocation précoce d'interprétation des symptômes en tant que sémiotique médicale.

Si la sémiotique s'occupe de la vie planétaire – puisque la vie et la sémiose convergent –, et si l'une des motivations originales pour étudier les signes, les symptômes en particulier, est la « santé » – la santé de la vie, la santé de la sémiose dans toutes ses variétés, dans toute sa complexité, ses différences et variations et son altérité dialogique –, alors une des tâches que ne devrait pas négliger la sémiotique à l'ère de la mondialisation est l'interprétation des symptômes du *malaise social*, de l'aliénation sociale et linguistique, de la marginalisation et de l'exploitation. Elle devrait mettre l'accent sur le besoin de soigner la vie dans sa totalité. Les symptômes du malaise social, de la crise humaine sont en croissance à l'échelle mondiale, comme en témoignent les migrations, les violences, les guerres, la pauvreté, les famines, l'assèchement des sols et la déshydratation, l'urgence écologique – autant de symptômes d'une maladie sociale et d'un effondrement environnemental.

En tant que sémiotique globale, métasémiotique et sémiotique critique, la sémioéthique met en lumière la condition humaine de responsabilité, ou le fait d'être sujet à la responsabilité au sens où nous devons « répondre de » la vie planétaire, répondre pour la vie (plutôt que demeurer dans l'indifférence), et même « prendre le blâme » pour sa misère (plutôt que de fuir ou d'épurer, comme dans le cas des nettoyages ethniques). Autrement dit, la sémiotique doit prendre soin de la vie non seulement en un sens

cognitif, mais dans un sens pragmatique, éthique et axiologique. Rétablir le lien avec la sémiotique médicale n'est pas seulement une question de reconstruction historique, de mémoire des origines. Beaucoup plus radicalement, c'est une question d'ordre idéologico-programmatique qui est en jeu.

La sémioéthique est écoute, au sens médical du terme, et pas seulement au sens de la théorie générale des signes sous-tendant la sémiotique. La sémioéthique est écoute au sens de la sémiotique médicale ou de la symptomatologie. La sémioéthique doit « écouter » les symptômes du monde contemporain et observer les différentes expressions de malaise et de maladie – dans les relations sociales, dans les relations internationales, dans la vie des individus isolés, dans l'environnement, dans la vie planétaire en général. Écouter rappelle une attitude médicale : le geste d'ausculter. Dans la Grèce antique, on pensait que la musique avait un caractère thérapeutique. Nous le pensons encore aujourd'hui d'ailleurs. Comme je le mentionnais dans ma réponse à votre première question, la sémiotique émane de la symptomatologie. Catégorisée par Galien comme l'une des branches de la médecine, elle avait la tâche d'interpréter les symptômes.

Face à un monde qui tend à l'autodestruction, l'orientation sémioéthique pose le besoin d'un diagnostic, d'un pronostic et d'indiquer des remèdes possibles pour le futur de la mondialisation, de la santé de la sémiose globale, donc pour la vie future.

Mais la médecine telle qu'elle se pratique aujourd'hui est inféodée au « biopouvoir », à la promotion de techniques de subordination du corps au savoir-pouvoir de la biopolitique dénoncée par Michel Foucault<sup>7</sup>. La médecine contribue à l'insertion contrôlée des corps dans le système de production. Avec leurs spécialités et leurs approches du corps conçu comme une entité autosuffisante, les sciences médicales contemporaines tendent à soutenir les conceptions dominantes de l'individu comme entité séparée ou autonome ; l'indifférence vis-à-vis d'autrui apparaît comme une de leurs orientations caractéristiques.

Dans un tel contexte, l'écoute devient directe, univoque ; elle est imposée par la loi, par l'ordre du discours<sup>8</sup>. C'est une écoute appliquée, découlant d'une volonté d'entendre, comme imposition de parole, comme injonction à dire de façon univoque<sup>9</sup>. Mais *écouter* est une chose, *vouloir entendre* en est une autre. Écouter est une « compréhension responsive » (ou une « réponse compréhensive ») ; « écouter parle », comme dit Barthes en écho à Bakhtine. L'écoute se concentre sur les signes dans leur dialogisme constitutif. Au contraire, entendre, c'est-à-dire « vouloir entendre », ou l'écoute appliquée, exclut toute capacité de réactivité, c'est-à-dire d'écoute dialogique et responsive. Comme telle, elle appartient à un « univers de discours clos », pour reprendre une expression de Herbert Marcuse<sup>10</sup>, qui fixe le questionnement et les rôles sociaux, et sépare l'écoute de

la compréhension responsive. L'écoute « appliquée » fige les signifiants et les interprétants dans un réseau fixe et rigide de rôles de parole : elle « préserv[e] les anciens lieux d'écoute : ceux du croyant, du disciple et du patient<sup>11</sup> ». À la place, comme la vitalité de la sémiose le laisse présager, l'écoute comprise comme dialogisme et compréhension responsive produit de nouveaux signifiants et interprétants, sans jamais figer le sens.

La méthodologie de la sémiotique<sup>12</sup> est une méthodologie de l'écoute<sup>13</sup>. L'écoute est un interprétant de la compréhension responsive, il parle de la vocation du signe pour l'altérité ; l'écoute est une disposition pour l'hospitalité, pour accueillir les signes de l'autre, l'autre humain et non humain, les signes de l'autre personne, pour accueillir les signes de la différence dans la maison de la sémiotique : ces signes sont si différents que nous ne pouvons généralement les nommer que par la négative, c'est-à-dire en tant que « signes non verbaux ». L'écoute est la condition d'une théorie générale des signes.

Comme ma réponse à votre question précédente le laissait présager, la sémiotique est une science critique, mais pas seulement au sens kantien d'investigation sur ses propres conditions de possibilité. En tant que *science critique*, la sémiotique générale interroge le monde humain contemporain en partant de l'hypothèse qu'il n'est pas le seul monde possible, qu'il n'est pas un monde finalisé. Je veux insister sur l'idée qu'un monde fondé sur une idéologie intéressée, individualiste et axée sur le profit – un monde tragiquement myope en dépit de la sagesse et de l'expérience que dispense le progrès scientifique – n'est pas du tout une fatalité. Bien au contraire, c'est l'expression d'une « préférence », pour reprendre une expression de Morris ; une préférence imposée par quelques-uns en position de pouvoir, à savoir ceux qui contrôlent la communication. Il vaut la peine de répéter cette vérité : le monde tel-qu'il-est, le monde existant, est sujet à la réfutation, ce qui signifie qu'il est aussi sujet à la transformation et à l'amélioration.

Augusto Ponzio et moi travaillons présentement au dernier volume de la collection Athanor, qui doit paraître en 2023. Son titre est *La speranza come segno* (l'espoir comme signe). L'espoir est une modalité de la sémiose spécifiquement humaine : la métasémiose. L'espoir est rattaché à une conception du temps, de la diachronie, et il est caractérisé par la conception et la planification, par le « jeu du musement »<sup>14</sup> et par la conscience de la condition humaine d'*insecuritas*<sup>15</sup>. L'être humain est menacé structurellement et constamment par le corps – par la nature, par les autres et par soi-même. Aujourd'hui comme jamais auparavant, sur les trois fronts, il peut atteindre un degré de destruction sans précédent et irréversible. L'espoir rattaché à l'*insecuritas* est un signe d'humanité, un signe humain, trop humain. Il est un signe de la capacité au musement, à la possibilité d'imaginer, et même d'imaginer l'inimaginable, et du désir d'agir pour le bien. L'espoir oriente l'invention et les « techniques de réassurance » (la science, la

politique, la religion, etc.) dans une quête de sens où la philosophie méthodique et la sémiotique sont pratiquées comme sémioéthique.

La sémiotique montre comment l'autre est incontournable et nécessaire. En effet, la vocation du signe – des choses de la vie et des affaires du vivant, de la communication (verbale ou non verbale) et des rapports humains – est l'autre<sup>16</sup>. L'autre est la toile de fond indistincte d'où chacun de nous vient au monde ; l'autre est témoin de mon entrée et de ma sortie dans ce monde ; et l'autre est ni plus ni moins que la condition de possibilité pour la vie et pour l'essor de la communication. En étendant son regard au-delà des sous-systèmes et des microsystèmes, la sémiotique globale met en lumière la condition d'interrelation et d'interdépendance totales, non seulement entre les sous-systèmes formant l'anthroposphère et ses frontières poreuses, mais aussi entre celui-ci et tous les autres sous-systèmes formant la grande biosphère, et ultimement entre la nature et la culture comme on les connaît, certainement jusqu'à Gaïa, et peut-être au-delà.

La qualité de vie et le destin de chacun sont déterminés dans la relation de chacun à autrui, irrévocablement, et dans notre conscience de cette configuration. Tant que nous sommes vivants et reliés au réseau des signes qui nous accueille tous, on ne peut échapper à l'autre ; il faut l'aborder, d'une façon ou d'une autre. En fin de compte, on ne choisit pas l'autre. En fait, c'est l'autre qui nous choisit.

Le monde n'appartient à personne s'il n'appartient pas à tout le monde. L'indifférence pour autrui n'est pas une option raisonnable. Dans la nature, les tremblements de terre nous le disent ; dans la culture, les tremblements de l'humanité, les symptômes de la maladie sociale le font aussi, que ce soit par les guerres, le terrorisme ou l'aliénation sociale et linguistique dans ses différentes formes. Cette situation implique la responsabilité, celle de chaque individu envers tous les autres, par la conquête de territoires et de sociétés humaines et non humaines préexistantes, par la création de nouveaux systèmes sociopolitiques, par la construction de nations et de relations internationales, ou simplement par le souci pour les plus vulnérables, les enfants du monde, les nôtres.

Le monde contemporain, le monde tel-qu'il-est, est écrasé par l'idéologie dominante, dont la portée aujourd'hui est sans limite, globale et assurée par le réseau de communication qui est tout aussi illimité, tout aussi mondialisé, et qui agit ainsi comme le support parfait pour sa circulation. La sémioéthique met en lumière le besoin d'une prise de conscience à l'égard du rôle des valeurs dans nos systèmes de signes, nos systèmes de vie. Dans le monde humain, les signes et les valeurs vont de pair, ils forment un même ensemble : là où il y a des valeurs, il y a des signes ; la matière des valeurs, ce sont les signes ; les valeurs sont interprétées communiquées au moyen de signes, verbaux ou non verbaux, et les signes, les signes proprement humains sont perfusés de valeurs. C'est là un autre axiome incontournable. Comme nous l'avons compris, le

langage, les signes et les comportements présentent des intonations, des accentuations, ils sont orientés dans une direction ou une autre, et ils sont tels en amont et en aval des grands systèmes idéologiques.

Au regard d'une conscience citoyenne mondialisée<sup>37</sup>, la persistance de l'idéologie dominante ne devrait pas se traduire en une justification de la passivité, un sens de la fatalité ou d'indifférence envers l'autre simplement parce que le monde dans lequel on pénètre est un monde préexistant, un monde déjà marqué d'intonations selon un programme social préétabli. Lorsque nous disons que la vocation du signe est l'altérité, nous faisons surtout allusion à la différence de chacun, à la singularité de l'autre, à son unicité, à son altérité absolue. L'altérité ainsi décrite est associée à la créativité, à la critique et à l'excès en rapport avec n'importe quel système donné ; à la capacité de débordement et d'échappement par rapport à l'ordre du discours. L'implication, la participation à la vie d'autrui est inévitable – que ce soit l'autre *de moi*, mon autre propre, ou l'autre *que moi*. Notre façon de gérer une telle inévitabilité dépendra des valeurs qui régissent nos pensées et nos actions, même au-delà des circonstances immédiates. Aujourd'hui, le besoin d'écoute, de critique, de dignité et d'amour pour son prochain (aussi distant puisse-t-il être) est directement proportionnel à l'intensification de la mondialisation. Et notre façon de gérer la vulnérabilité d'autrui découle à la fois d'un choix individuel et d'une responsabilité commune.

Une des revendications fondamentales de la sémioéthique est que la sémiotique ne doit pas seulement décrire et expliquer les signes, mais qu'elle doit aussi chercher des méthodes d'enquête adaptées à l'acquisition des connaissances et à la production de propositions pour la conduite humaine et la programmation sociale. En tant que science générale (cénoscopique) des signes, la sémiotique doit dépasser les spécialités paroissiales (toutes les formes de séparatisme au sein des sciences). L'aspect éthique de la sémiotique, qui émerge graduellement de la sémiose et de la métasémiose, de la conscience sémiotique, est un *projet*. Il critique la pratique humaine de façon générale dans tous les aspects de la vie, du biologique au socioculturel, en portant attention à reconnecter ce qui a été erronément considéré comme séparé. Pour une approche des études sémiotiques qui entend interroger non seulement le sens de la science, mais aussi le sens de la vie pour l'humanité, la capacité critique, la conscience sociale et le comportement responsable sont des questions centrales. Dans le cadre de la sémiotique globale et au-delà, la sémioéthique met en lumière les implications éthiques de la sémiose et leur importance pour la communication et la vie dans leur ensemble.

J'espère que ces réflexions fournissent une idée de la portée et de la direction de la sémioéthique, et du degré d'interdépendance des signes et des valeurs (positives comme négatives) dans la sémiose humaine, mais aussi de l'engagement de la sémio-



tique envers la vie, sa santé et son développement – à l'instar de la sémiotique médicale comme l'ont professée Hippocrate et Galien. Comme le praticien médical est assujéti au « serment d'Hippocrate », le praticien de la sémiotique, et en particulier le « sémioticien global », est engagé envers les signes de la vie et la vie des signes. En adoptant la direction de la sémioéthique, il sait bien que la condition de la vie, c'est l'autre.

*Le dialogue se poursuit dans la partie 6 de 9...*

## Notes

- 1 S. PETRILLI, *Sign Studies and Semioethics: Communication, Translation, Values*, Berlin, De Gruyter Mouton, 2014, p. 8.
- 2 S. PETRILLI, « Signs and Values: For a critique of cognitive semiotics », *Journal of Pragmatics*, vol. 20, no 3, 1993, p. 239-251.
- 3 S. PETRILLI (dir.), *Challenges to Living Together. Transculturalism, Migration, Exploitation. For a Semioethics of Human Relations*, Milan, Mimesis, 2017.
- 4 V. N. VOLOCHINOV, *Marxisme et philosophie du langage*, nouv. éd. bilingue trad. du russe par P. Sériot & I. Tylkowski-Ageeva, Limoges, Lambert-Lucas, 2010 [1929].
- 5 J. DEELY, « From semiotic animal to semioethic animal and back again », dans G. Withalm & J. Wallmannsberger (dir.), *Macht der Zeichen, Zeichen der Macht: Festschrift für Jeff Bernard / Signs of Power, Power of Signs: Essays in Honor of Jeff Bernard*, Vienne, Lit, 2004, p. 120-136.
- 6 S. PETRILLI, « The World Is Nobody's If It's Not Everybody's », dans S. Petrilli (dir.), *Challenges to Living Together*, op. cit., p. 15-31.
- 7 M. FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France, 1978-1979*, Paris, EHESS, Galimard & Seuil, coll. « Hautes études », 2004.
- 8 M. FOUCAULT, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
- 9 R. BARTHES, « Écoute » (1977), *L'obvie et l'obtus. Essais critiques 3*, Paris, Seuil, 1982, p. 217-230.
- 10 H. MARCUSE, *L'homme unidimensionnel. Étude sur l'idéologie de la société industrielle*, trad. de l'anglais par M. Wittig & H. Marcuse, Paris, Minuit, coll. « Argument », 1968 [1964].
- 11 R. BARTHES, « Écoute », loc. cit., p. 230.
- 12 F. ROSSI-LANDI, *Metodica filosofica e scienza dei segni. Nuovi saggi sul linguaggio e l'ideologia*, Milan, Bompiani, 1985.
- 13 S. PETRILLI (dir.), *La filosofia del linguaggio come arte dell'ascolto. Sulla ricerca scientifica di Augusto Ponzio / Philosophy of language as the art of listening. On Augusto Ponzio's scientific research*, Bari, Edizioni dal Sud, 2007 ; S. PETRILLI & A. PONZIO, *Lineamenti di semiotica e di filosofia del linguaggio. Un contributo all'interpretazione del segno e all'ascolto della parola*, Pérouse, Guerra Edizioni, 2016.

- 14 T. A. SEBEEK, *The Play of Musement*, Bloomington, Indiana University Press, 1981.
- 15 G. SEMERARI, *Insecuritas : tecniche e paradigmi della salvezza*, Milan, Spirali, 2005 [1982].
- 16 S. PETRILLI, *The Self as a Sign, the World, and the Other. Living Semiotics*, Londres, Routledge, 2017 [2013].
- 17 S. PETRILLI, « Citizenship between identity and alterity. For a semioethic analysis of the European Constitution », dans M. Ellis (dir.) *Critical Global Semiotic. Understanding Sustainable Transformational Citizenship*, Londres, Routledge, 2021, p. 84-95.

